

# ON TOURNE UN FILM

Harry BERNARD

de la Société Royale du Canada

Nos amis demandent depuis des années:

—Pourquoi ne filmez-vous pas vos voyages en canot et à pied, à travers la forêt? Vous voyez des choses qui ne sont pas à la portée du commun et qui intéresseraient un vaste public. Vous avez sous le nez, devant les yeux, des sujets précieux de documentaires, et vous en tirez à peine quelques articles. Allez-vous, un jour ou l'autre, rapporter du bois un film ou deux? En blanc et noir, ou en couleurs?

Si cette multiple question a son importance, nous ne pouvions y répondre de façon satisfaisante. D'abord, aucun de nous ne possède un appareil de ciné. S'en procurer un convenable coûterait une petite fortune. Dépense prohibitive, pour une expédition annuelle d'une quinzaine. Au surplus, nous n'aurions nous servi comme il se doit d'un outillage compliqué, et rien de moins qu'une camera de qualité, munie de plusieurs lentilles, n'est indiquée pour des prises de vue qui valent la peine.

Toujours est-il que l'idée de films documentaires, en marge de nos pérégrinations, nous chatouillait depuis longtemps, mes compagnons d'aventure et moi-même. Ensemble ou dans le privé, nous nous demandions comment aborder les problèmes posés. Un soir, quelqu'un suggéra de les soumettre à Jean Lafond, un compatriote de Saint-Hyacinthe.

—Il s'y connaît. Voilà au moins vingt ans qu'il s'amuse et travaille avec des appareils photographiques, y compris ceux de ciné. Il dira ce qu'il pense de votre projet, si projet il y a, vous dirigera, vous mettra en garde contre les erreurs à éviter.

Je ne connaissais Lafond que de nom. Je savais qu'il avait à son crédit plusieurs oeuvres réalisées en marge d'événements publics, à Saint-Hyacinthe et dans le voisinage. On en disait du bien, mais je n'en avais rien vu. Solliciter son avis n'engagerait ni ma conscience ni mon avenir, mais je décidai quand même de m'en abstenir. Il me donnerait les meilleurs conseils qu'il n'ajouterait pas un cinéaste compétent à notre équipe forestière.

Deux hommes se rencontrent, sinon deux montagnes. Ayant pesé le pour et le contre, je pris par téléphone rendez-vous avec Lafond. Mes idées exposées dans les grandes lignes, je ne le consultai sur rien, mais demandai s'il ne pourrait se joindre à nous, à l'occasion d'un séjour en pleine nature.

—Pour aller au plus court, nous mettons ensemble nos ressources. Vous fournissez l'appareil et votre expérience, vous vous chargez de la partie photographie. Mes compagnons et moi jetons le reste dans la balance: automobile, canot, équipement, connaissances de la forêt, des bêtes sauvages, de la vie en plein air. Je m'occupe aussi du scénario, de la composition, de la narration destinée à mettre en lumière les points essentiels d'une production.

L'idée parut plaire et Lafond accepta. Huit jours plus tard, nous en étions à tu et à toi, comme si nous nous fréquentions depuis la prime jeunesse. Au vrai, je ne tombais pas mal dans



Une femelle d'orignal et deux jeunes sur une île.

mon choix d'un collaborateur nouveau genre. Car Jean Lafond n'est pas le premier venu. En tant que je sache, il maîtrise sa photographie de A à Z. Il apprit seul, non sans étudier, lire beaucoup, s'informer à droite et à gauche, et il mit la main à la pâte de cent manières, de sorte qu'il possède aujourd'hui ses techniques comme son catéchisme, sinon mieux. Ajoutons, pour le situer davantage, qu'il dirige le service de photographie-cinéma de l'Institut du Cancer de Montréal, à l'Hôpital Notre-Dame. Il se rend chaque jour ouvrable dans la métropole, revient coucher le soir à Saint-Hyacinthe, ce qui lui convient et se trouve heureux pour l'entreprise en perspective.

Nous partions donc à la fin de mai, à l'occasion de la fête de l'Ascension. Quatre jours de liberté, du jeudi au dimanche. Nous attrapons une basse-messe à Grand'Mère, filons ensuite vers les splendeurs printanières de la Haute-Mauricie. Destination: le lac Goulet ou Dupuis, où nous tournerons un film sur le brochet du nord. C'est là ce que nous avons en tête, mais l'homme propose et Dieu dispose, et souvent le poisson aussi. Une fois de plus, nous serons payés, ou nous aurons payé, pour le savoir.

Cinq hommes prennent part à l'expédition. Outre Jean et son appareil, la vieille équipe de nouveau réunie: Guy Lusignan comme chef de canot; Raymond Hardy, qui n'a pas son égal pour tenir une canne à pêche et un poisson au bout; l'auteur de ce mémoire, un peu la mouche du coche, qui s'agitiera plus qu'il n'accomplira. Un autre Maskoutain dans la personne de Léo Laflamme, à qui nous promettons depuis toujours des brochets longs comme le bras et qui tient à vérifier nos assertions sur place.



Je souligne que Laflamme est dans la vie commerçant de fourrures, sans lui marchander cette publicité. Il l'a payée d'avance par les monceaux de vaisselle qu'il lave trois fois par jour, en contemplant à travers des vitres sales les eaux vertes du Goulet.

La cabane de bois rond en bordure du lac, à cinquante pieds du barrage qui le retient nous accueillit. Le même qu'autrefois, mais l'atmosphère manquait. Si des chasseurs y séjournent encore à l'autom-



Vue du lac Goulet, dans la pénombre.

ne, on n'y vit plus. Différence notable. Nous y trouvâmes deux lits de fer et deux demi-matelas, longs d'environ quatre pieds, attribués sans hésitations aux plus citadins du contingent: le cinéaste et l'homme aux pelleteries. Lusignan couche sur la table, tandis que les deux autres s'allongeaient sur le plancher, enfouis dans leurs sacs. Hardy se charge de la popote, mais il s'installe dehors, le camp n'ayant qu'une truelle d'acier qui chauffait comme trois, mais n'était d'aucun service pour la mangeaille.

De bonne heure le lendemain, Lafond met au point son appareil et nettoie les lentilles, dont deux téléobjectifs et un grand angulaire (*Wide angle*). Nous allons tourner. On enregistre d'abord une arrivée, répétition de la véritable. Le lac nous attend ensuite. Lafond risque un pied hésitant dans le canot, sûr qu'il va veipser en son honneur. Il suit quand même les autres.

En route, nous avons construit à quatre une manière de scénario, comportant des paysages et de la pêche, quelques leçons de choses, si l'on peut dire, pour le bénéfice hypothétique de spectateurs qui ne le sont pas moins. Il s'agit de le suivre dans la mesure du possible, y ajoutant selon les circonstances et le bon vouloir des bêtes, s'il s'en présente.

L'entrée en matière enlevée avec brio, en couleurs et dans un décor que nous envierait Walt Disney, nous nous tenons aux aguets. Premier ennui avec le poisson, qui ne montre pas d'enthousiasme pour notre projet. Il a décidé de ne pas mordre et s'en garde. Contrariété majeure, dans un travail qui veut s'appuyer sur l'abondance du brochet du nord. Nous avons beau, de diverses manières, essayer de l'induire en tentation, il ne bouge pas. L'eau est glacée et l'espèce, qui avale l'appât au soleil et goûte le bien-être d'une chaleur relative, boude dans les fonds. Voilà qui ne nous arrange point. Le brochet est lourd et goulu et ne se nourrit pas. Trop tôt dans la saison.

Nous finissons par attraper deux spécimens modestes, dont il faudra se contenter pour une scène à faire. Hardy en capture un au lancer, tandis que j'amène l'autre à la cuillère. Du rivage, son trépied en équilibre plus ou moins stable parmi les roches. Lafond inscrit sur le celluloid, pour la postérité. A dix pieds du bord, entre lui et nous, il y a dans l'eau trois ou quatre bouleaux défunts, décapités depuis longtemps, qui gardent leur écorce blanche. Jean les incorpore à son image multipliée. Il a comme pas un le sens de l'ornementation, du fini,

ne néglige pas un détail apportant du relief. Nous le saurons mieux à la projection.

Passé cinq heures, par le plus pur hasard, nous apercevons sur un îlot boisé une femelle d'orignal accompagnée de deux jeunes, si petits qu'ils accusent à peine quelques jours. Un sujet en or pour les fins poussuivies, que nous ne trouverions jamais en le cherchant. Par malheur, le soleil baisse et la lumière n'est pas à son meilleur. Jean braque quand même le caméra, du fond du canot. Cela donnera ou non, mais qui ne risque rien n'a rien. Jean enlève la mère et les veaux, ensemble ou séparés, les rapproche avec ses "téléphotos", y va de gros plans, joue des lentilles comme un peintre de ses pinceaux.

Il n'est pas plus satisfait qu'il ne faut.

—Trop sombre. Je me demande ce que cela produira.

—Nous reviendrons demain.

—Si les bêtes nous attendent.

—Sur une île, il y a des chances. Elles ne sont pas là pour rien. La mère choisit une île pour mettre bas, afin de n'être pas ennuyée par les loups et les ours, qui dévoreraient volontiers ses enfants. Nous reviendrons.

—Souhaitons qu'il ne pleuve pas.

A la veillée, Lafond résume ses impressions. Plusieurs images de qualité, croit-il, et des couleurs franches, nettes. Avant le départ en canot, après la scène de l'arrivée, quelques autres de nature éducatrice. Lusignan, par exemple, qui montre comment attacher les avirons dans l'embarcation et hisser celle-ci sur ses épaules. Le mouvement des muscles chez Hardy, vu de dos, resplendissant dans sa chemise verte — qui n'est pas la sienne — tandis qu'il palette d'un mouvement solide et rythmé. Quelques paysages de choix, où le pittoresque s'allie à la féerie de la lumière et de l'ombre.

—En somme, ce n'est pas mal. Pas parfait, mais mieux que passable. De quoi faire ouvrir l'oeil aux amis de la ville.

—Tout va très bien, avec ce seul accroc que nous avons perdu notre sujet.

—Ca, c'est le point noir.

—Jean devient sombre, mais il a tout à coup une idée:

—Qu'est-ce que vous diriez de la conservation comme sujet?

—C'est comme l'oeuf de Colomb, il fallait y penser . . .

Le temps presse et nous n'en perdons pas en palabres stériles. Va pour la Conservation, ceux qui conservent et ceux qui le devraient. Chacun d'y aller de sa suggestion, en vue du chef-d'oeuvre à tirer du néant. Conservation du poisson, du gibier,

TEL.: 3-6942



**HENRY A. CANTIN**

2260, 1ère AVENUE,  
QUEBEC

Filtres à l'huile et Eléments dans les marques suivantes: AC, DeLuxe, Kralinator, Luberfiner, Pur-O-Lator et Western.

des essences forestières. Pourquoi pas? Telle sera la teneur du message, à adresser à un public qui peut-être n'existera jamais. Par l'image, la magie des nuances et demi-teintes, la parole, la musique.

Il faut le convaincre, ce public en puissance, de pêcher dans lacs et rivières, mais de ne point gaspiller. Nous prêcherons par l'exemple, dans l'espoir que notre retenue l'engagera à l'imitation. Ce sera d'exécution facile, vu le peu de collaboration des brochets. Pour ce qui est du gibier, nous avons déjà la mère d'original et sa progéniture, que nous ne molestons que par la photo. Enseignement implicite: plus de plaisir à chasser avec la caméra qu'avec une sarabine, et la faune terrestre s'en porte mieux. Quelques aspects de nature dans un décor composé, avertis comme des pierres précieuses, permettront à un narrateur des phrases senties sur la beauté, la richesse, la grandeur de la forêt laurentienne.

Projet d'envergure, que nous ne tenons pas encore sur pellicule. Deux jours plus tard, nous avons à peu près ce que nous cherchons. En modifiant ça et là, selon la couleur du temps et les événements. Le trio d'élans nous a attendus, et nous l'invitons de nouveau à la pose. Le hasard nous sert aussi, une fois de plus. Comme il nous mit sur la piste d'originaux inespérés, il nous livre trois poissons dans des attitudes parfaites, pour le jeu attendu de leur bonne volonté.

Une pelle du barrage à moitié ouverte, l'eau s'y engouffrait, verte et noire et blanche, produisant une chute d'une dizaine de pieds. Se préparant à capter un spectacle dont il se félicitait d'avance, Jean demande qu'un homme s'y ajoute avec une ligne, pour augmenter l'impression de vie.

—J'y vais, dit Raymond.

Il amena un brochet passable au premier lancer, alors qu'il n'escomptait pas un crapet, et deux autres suivirent au moins de dix minutes. Prises de vue sous trois angles différents, illustrant la lutte du pêcheur et des bêtes. Sourire satisfait de Hardy, gros plan détaillant la gueule ouverte d'un poisson, les durs mâchoires, les dents en aiguilles, et au fond de la gorge le leurre blanc et rouge.

Lafond se frotte les mains de contentement.

—Si cela peut continuer . . .

En trois jours, nous réussissons cette gageure: tourner un film de quatre cents pieds qui ne représente pas le summum de l'art, qui a ses points faibles, comporte des erreurs dont nous parlons peu, mais qui se tient et s'endure à l'écran. Il y a pire. Je suis d'autant plus à l'aise pour l'affirmer que je n'eus rien à voir à la photographie. C'est là l'apport de Lafond, qui obtint des paysages plus somptueux que nature, souligna en gros les traits caractéristiques, réalisa des transitions en fondu, les images se perdant l'une dans l'autre, plutôt que de se juxtaposer de façon brusque. Nous terminons sur une finale sans paroles, une affiche de garde forestier qui invite à protéger la forêt du feu.

Un résumé du travail se présente comme suit: arrivée en canot par la rivière, court portage, départ du lac Goulet, pêche à la traîne et au lancer, pêche dans l'eau bouillonnante au bas du barrage, nouveau départ en canot, vue de l'esquif contournant une île de la rivière, et le clou des trois jours: la famille d'originaux. Dans l'ordre des agrandissements: les originaux sous plusieurs angles, Lusignan et son embarcation, Hardy à l'aviron, le même montrant une gueule de brochet, l'auteur de ce récit préparant des filets de brochet, sans écailler le poisson et sans

le vider de ses entrailles sans lui couper les nagroirs. En plus un jeu d'impressions du nord, présentant des lacs et la montagne, la forêt de conifères à son plus beau, une chute majestueuse dans le lointain, les méandres de la route, un rapide violent, le tout conduisant à la conclusion: devoir de protéger la forêt.

Vu notre inexpérience devant l'appareil, inclure des personnages n'allait pas sans témérité, mais nous risquâmes le tout pour le tout. Quel serait le comportement des hommes? Il arrive que chacun remplit son rôle avec un naturel remarquable, sans regarder du côté de la caméra — l'impardonnable péché — sans paraître trop gauche ou embarrassé. Au point que nous nous demandions par la suite comment expliquer ce sang-froid, mêlé de désinvolture et d'un aplomb sans nervosité.

La raison de leur satisfaisante conduite serait celle-ci: les hommes n'eurent pas à jouer, au sens théâtral du mot, mais ils accomplirent des gestes familiers depuis longtemps, qui ne demandaient aucun effort hors de l'ordinaire. Ils ne se dédoublèrent pas, n'entrèrent pas de force dans la peau d'un personnage fictif, mais restèrent dans la leur. Ils n'interprétèrent rien, sinon eux-mêmes. En d'autres termes, ils savaient leurs rôles avant d'y avoir songé et ils n'eurent pas même à répéter.

Les prises de vues terminées, nous n'étions pas au bout de nos peines. Il fallait maintenant s'occuper d'un texte à dire et des adaptations musicales. Le professeur Paul DuBois, de Montréal et Saint-Hyacinthe, se chargea de celles-ci avec une demi-douzaine d'artistes: Madame Jacqueline Defoy-Dextras et M. Georges Lavallée, de Saint-Hyacinthe; M. Charles Borduas, Mlles Thérèse Savard et Yolande Crevier, Montréal; M. Philippe Blaquière, Saint-Jean-Baptiste de Rouville.

De son côté, le soussigné rédigeait la narration explicative, confiée pour la parole à un autre volontaire l'abbé Fernand Cournoyer. La finale des finales appartenait à Lafond, qui enregistrera voix et musique sur rubans sensibles, communiquant ensuite à la piste sonore du film.

Pour y arriver, Jean usa d'une technique à lui, aussi difficile que peu banale. En raison de calculs précis, basés sur les notes prises pendant le tournage, il mit au point sa pellicule au complet, y compris le son, avant le développement. Cela voulait dire qu'il écartait les possibilités de corrections et découpages. Le film fut donc réalisé selon un plan arrêté, les diverses péripéties se déroulant selon la conception primitive et l'ordre prévu, sans latitude pour retouche ou agencement après coup. A cause de l'élément inconnu, il y a là manière de réussite.



L'auteur, dans l'acte de couper des filets de brochet.